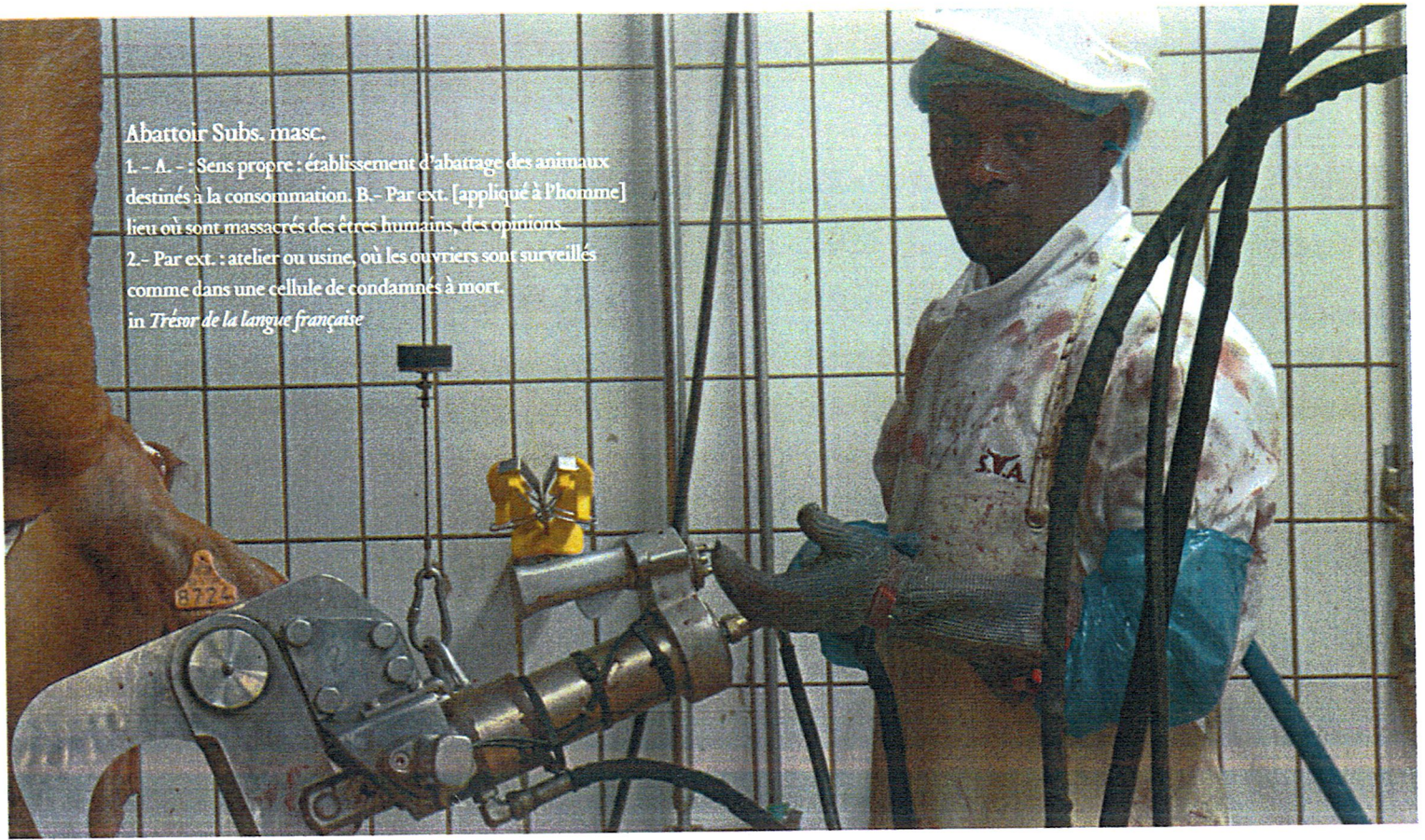


Abattoir Subs. masc.

1. - A. - : Sens propre : établissement d'abattage des animaux destinés à la consommation. B. - Par ext. [appliqué à l'homme] lieu où sont massacrés des êtres humains, des opinions.

2. - Par ext. : atelier ou usine, où les ouvriers sont surveillés comme dans une cellule de condamnés à mort.
in *Tresor de la langue française*



Dans un abattoir,
symbole de ce monde du
travail
qui cache ses prolétaires
et le "sale boulot",
des femmes
et des hommes
oscillent entre fierté
du savoir-faire
et fatigue du labeur.
Ils parlent pénibilité,
dangerosité et précarité.
Ils sont découpeurs,
tueurs, dépouilleurs,
estampilleurs,
saigneurs... Seigneurs
car ces ouvriers portent
toute la noblesse de
l'être humain en même
temps que sa tragique
dépréciation.

par Raphaël Girardot et Vincent Gaullier
les réalisateurs

ENTRER

La tuerie se trouve au fond d'un site industriel moderne où travaillent plus de 1 000 personnes. Quatre chaînes d'abattage alignées sur 500 m², trois pour les bovins et une pour les moutons.

À 5h45, pas un poil, pas une goutte de sang, pas un lambeau de chair, juste des ouvriers en train d'effectuer un étrange rituel. En rythme, ils moulinent les bras, plient les genoux, font tourner leur tête... Ce sont les 7 minutes de gymnastique obligatoire pour dérouiller les poignets, les coudes, les épaules, mais aussi les lombaires, les cervicales... Comme des boxeurs avant le combat. À 6h00 la première bête est tuée et pendue par une patte, présentée ainsi la tête en bas aux ouvriers, perchés sur leur nacelle à 3 mètres au-dessus du sol. La chaîne se met en route, sur un rythme répétitif, dans un bruit qui va aller croissant. Toutes les 20 secondes, une carcasse de mouton passe devant un abatteur. Toutes les minutes pour une vache ou un

taureau. À chaque fois le couteau ou la scie courent le long de l'os, le contournent ou le coupent en deux. Les visages sont crispés, en sueur, la concentration est extrême pour bien faire le boulot et ne pas se blesser. Entre le bruit et les bouchons d'oreille, impossible de se parler. Et ainsi de suite, toute la journée, avec des pauses de 9 minutes toutes les trois heures. Devant cette réalité, il est illusoire d'essayer de penser aux bêtes, la souffrance des hommes crie plus fort.

CRIER

Dans l'abattoir, ce lieu caché, fantasmé, honteux, les ouvriers sont comme abandonnés, à eux d'en gérer personnellement la portée symbolique. Tout reste enfoui, là, au fond de leur tête, de leur ventre. Dans le silence. Nous avons voulu nous frotter à la honte et à la gêne qui enveloppent les abattoirs et, au-delà, donner corps à celles et ceux qui tuent pour vivre et se tuent à la tâche pour survivre. 500 bovins et 1 400 agneaux sont débités dans la journée. De 6h00 à 16h00, 100 ouvriers font passer des bêtes

Dans les abattoirs, il y a aussi de la maltraitance subie par les ouvriers

Pour avoir un image plus précise de la situation catastrophique dans laquelle se trouve ces ouvriers. Dans un abattoir comme celui de Vitré

Pour 1 000 salariés et par an :

- 270 accidents du travail
3 fois plus que dans les métiers de la viande en général (82 accidents) et 9 fois plus que pour la moyenne des salariés, tous métiers confondus (30 accidents).
- 70 maladies professionnelles
Soit 2,5 fois plus que dans les métiers de la viande en général (25 accidents) et 25 fois plus que pour la moyenne des salariés, tous métiers confondus (3 accidents).

du statut d'animaux vivants à celui de demi-carcasses. Et cela chaque jour, dans un éternel recommencement. L'abatteur subit cette pression sans y penser, refoulant le dégoût des premiers jours. Il agit « à la chaîne », prenant son geste comme technique et l'obligeant à faire abstraction de tout cela. Mais la viande, dans sa diversité de formes et de textures, ne fait que lui rappeler qu'il travaille sur du vivant. Et qu'il ne doit pas en parler à l'extérieur parce que ça fait fuir... Du coup, ils cachent le plus souvent leur métier à leurs amis, leur familles. Disent travailler en boucherie. Ou dans une usine d'agroalimentaire. Pas en abattoir. Spirale infernale où la honte entraîne la honte.

Critiqué et respecté, repoussant et rassurant, l'abattoir est une agora du monde ouvrier dans toute sa modernité. D'un côté, une direction qui cherche à garder la plus grande rentabilité en rendant le travail le moins dangereux possible... et le plus efficace. De l'autre, des ouvriers qui n'en peuvent plus des cadences, du Smic, du manque d'évolution et de cette politique managériale qui leur met la pression... Et ils nous racontent les accidents du travail à répétition, les incapacités temporaires et même les invalidités qui débouchent sur des licenciements, la retraite qui arrive trop

tard pour en profiter, la difficulté à évoquer leur métier à l'extérieur... Ils nous parlent aussi technique, maîtrise du geste pour ne pas abîmer la viande, aiguisage des couteaux pour moins se fatiguer... et ce sang à nettoyer. Ce que nous avons surtout voulu, c'est donner aux abatteurs une place où être écoutés, où être regardés. En leur donnant la parole et en restituant leurs gestes, leur noblesse éclate et on peut entendre la tragédie de leur histoire, la fierté de leur savoir-faire, leur puissance autant que leur fragilité. Avec eux, nous proposons un éclairage sur l'état général du travail en France et en particulier sur ces ouvriers cachés.

FILMER

Après trois ans de recherche pour se faire accepter par le directeur d'un abattoir industriel, nous avons obtenu ce que tout le monde disait utopique : filmer librement dans un hall d'abattage pendant un an. Nous avons récupéré nos tenues réglementaires, identiques à celles des ouvriers, nos casiers de vestiaire et nos badges et nous avons choisi nos jours de tournage. Arrivés sur place, nous avons pu filmer la fatigue des vestiaires comme la houle des réunions mais surtout nous avons pu circuler dans le hall, de poste en





poste, à partir du moment où nous respectons les consignes de sécurité et d'hygiène. Pendant ces douze mois, nous avons forcément perdu un peu d'audition, malgré nos protections, vu plus de sang que depuis notre naissance, ressenti l'odeur de la mort comme jamais et éprouvé de la peur régulièrement mais nous avons toujours été poussés par la puissance des abatteurs et la force de leurs attentes vis-à-vis du film et des répercussions qu'il aurait sur le « monde extérieur » ignorant de ce qui se joue derrière les murs d'un hall d'abattage.

Filmer en abattoir représentait une vraie gageure : comment éviter que la violence de la mort ne vienne aveugler le spectateur ? Comment filmer ce lieu, pour que le spectateur regarde l'homme, et non pas la bête ? Comment filmer la dureté de la tâche, la fatigue sans avoir le regard happé par cette patte tranchée ou par cette carcasse coupée en deux ? Les ouvriers nous

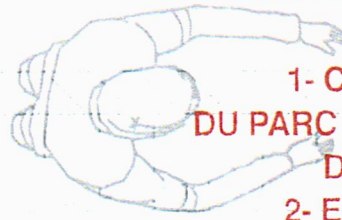
l'ont dit eux-mêmes dès le premier jour : « C'est impossible de filmer ici, trop de sang, trop de bruit. » Notre premier travail a été de créer une progression pour offrir la possibilité de ressentir sans rejeter. Il ne suffisait pas de partir des postes moins sanglants pour finir à la découpe de la tête mais bien de rester sensible à ce que la séquence nous renvoyait. Ce qui est donné à voir, à entendre et à comprendre à la fin du film ne pouvait pas être accepté auparavant. Les images ne sont pas édulcorées mais elles sont patiemment cadrées. Nous sommes montés sur les nacelles pour nous coller à ces visages et à ces corps, nous rapprocher de leur position, ne plus les voir comme des objets de notre dégoût mais comme des sujets de notre colère. Nous leur avons donné la parole sur leur poste de travail pour que l'humain passe au-dessus du bruit de la chaîne. En entendant leurs ressentis, leurs souffrances et leur recherche du

travail bien fait, nous reconnaissons nos attentes de la vie. Enfin, nous sommes restés dans l'usine, n'offrant comme sou-pape à la cadence infernale de la chaîne que les 3 minutes des salles de pause ou les 5 minutes des réunions managériales. Et alors retrouver régulièrement leurs regards tendus, leurs épaules douloureuses, leurs dents serrées raconter la violence de ce lieu et de notre société.

MONTRER

À l'abattoir, il n'y a pas que les animaux qui sont à l'abattage. Sur cette chaîne, les ouvriers sont face à eux-mêmes. Ils se coupent, se dépècent, se mettent en morceaux... Ce sont eux qui sont sur les crochets. Car la chaîne casse, découpe, tue les hommes. Quel meilleur endroit que l'abattoir pour rendre compte de l'aliénation de la chaîne.

POUR DÉBITER 500 BOVINS PAR JOUR IL
FAUT 2 CHAÎNES DE 30 OUVRIERS CHARGÉS
DES TÂCHES SUIVANTES :



1- CONDUIRE L'ANIMAL
DU PARC DE REPOS À L'AIRE
D'ÉTOURDISSEMENT.

2- ÉTOURDIR L'ANIMAL,
LE HISSER AU TREUIL

3 - SAIGNER

4- COUPER PATTES AVANT



5- COUPER CORNES ET MUSEAU

6- DÉPOUILLER MAMELLES ET
COUPER

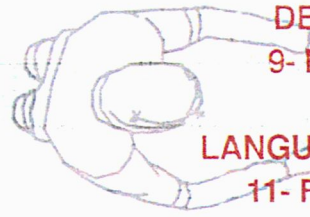
PREMIÈRE PATTE ARRIÈRE

7- COUPER

DEUXIÈME PATTE ARRIÈRE ET
TRANSFÉRER

8- OTER LA TÊTE ET L'AFFALER
SUR LE CHEVALET

DE DÉPOUILLEMENT



9- DÉPOUILLER TÊTE

10- RÉCUPÉRER

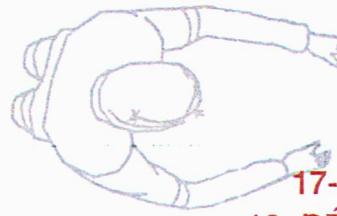
LANGUE ET ACCROCHER

11- FENDRE STERNUM

12- FENDRE

OS DE LA CULOTTE

13- ECORCHER



14- DÉPOUILLER

15- DÉPOUILLER

16- DÉPOUILLER

17- LEVER ROGNONS

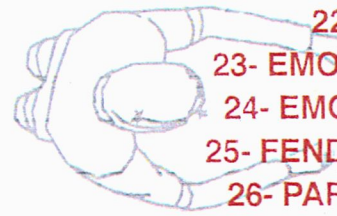
18- DÉGRAISSER FLANS

19- DÉGRAISSER

20- DÉGRAISSER

21- ÔTER PANSE

22- ÔTER INTESTINS



23- EMOUSSER - EXTERNE

24- EMOUSSER - INTERNE

25- FENDRE LA CARCASSE

26- PARER LA CARCASSE

27- PARER

28- TAMPONNER

LA CARCASSE

29-PESER LA CARCASSE

30-AMENER LA CARCASSE

À LA PLACE D'ENLÈVEMENT

DES VIANDES

En parler ici a de l'intérêt car il continue à révéler les raisons qui nous ont poussés à réaliser ce film. Les premières projections ont été pour les ouvriers du hall et leur famille. Certains l'ont même jugé en-deçà de la réalité : « En vrai, c'est pire. Mais bon, c'est déjà osé d'avoir fait ça. » Et d'autres d'ajouter : « Maintenant faut montrer ça à tous ces gens qui ne veulent pas savoir ce qu'ils mangent... Et aux patrons, ils comprendraient ce que c'est un travail pénible. » Certains enfants étaient là, découvrant le travail de leurs parents, bouche bée. Des femmes aussi regardaient avec intérêt ce lieu dont ils ne parlent pas à la maison : « Ça ne m'étonne pas que tu sois si nerveux et épuisé quand tu rentres. » Au patron du hall de Vitré, nous l'avons montré aussi. Cela faisait même partie de la convention. L'accueil fut tout autre. « C'est votre vision d'artiste, vous avez le droit, mais je la trouve très négative. C'est tellement moins dur qu'avant. Je suis sûr qu'il y a des gens très heureux à l'abattoir. Des gens qui s'épanouissent. » Le film fut interdit de projection à Vitré. Il nous a fallu trouver une salle à dix kilomètres pour le montrer aux ouvriers. Bien sûr, le patron n'est pas venu, laissant le gouffre s'installer entre son fantasme et le ressenti des ouvriers.

Ce qu'en a dit le patron à ses ouvriers ? :

« Que c'était un film de merde. Normal !
Il descend plus jamais voir dans le hall,
il croit quoi ? »

Accusés de
maltraitance animale,
ces salariés de
l'abattoir de Mauléon
se disent victimes
des cadences.

par Thibault Shepman « La voix
des saigneurs »

in *Les Jours.fr* – sept. 2016

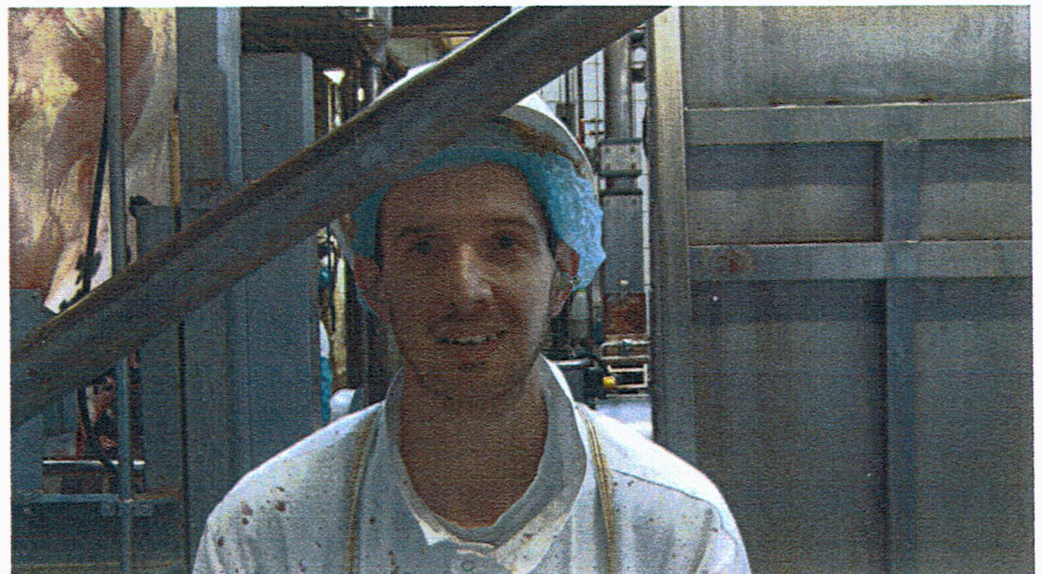
Les voilà donc les « monstres », les « barbares ». Les voilà, les trois hommes tant vilipendés après la diffusion fin mars de la troisième vidéo de l'association L214. Filmée dans l'abattoir public de Mauléon-Licharre (Pyrénées-Atlantiques), on y voyait Bastien frapper des agneaux avec un crochet et Christophe donner un coup de pied à un animal. [Gérard : « ce jour-là »] : il y avait du personnel en moins, beaucoup d'arrêts de travail ». Bastien poursuit : « La machine aussi ne marchait pas, les agneaux sautent par-dessus. [...] Officiellement, le salarié doit arrêter la chaîne à chaque incident pour reconduire l'animal au début du processus. Dans les faits, c'est impossible, raconte Bastien : « Les volumes n'étaient jamais diminués quand on était moins. Donc si on n'envoie pas, on commence à 4 heures du matin et on finit à 5 heures de l'après-midi. Tu rentres, tu vas dormir et le lendemain tu rattaques à 4 heures, et comme ça pendant un mois. S'ils diminuaient les tonnages, on pourrait travailler plus simplement ». Gérard confirme : « Tout le monde était au courant que ça marchait comme ça, le directeur aussi. [...] Normalement on est deux, là j'étais tout seul. On le voit sur la vidéo que je suis tout seul. J'étais en train de saigner. Je le vois l'agneau, j'étais la machine. Le temps que j'arrive, que je pose le couteau, ça va trop vite. [...] En dix ans, ça m'est arrivé deux fois. Et là, c'est filmé.




ISABELLE « J'ai réclamé de changer de service ! Ça presse. Vous usez les gens, et puis après, barrez-vous ailleurs. Moi ça fait 25 ans à la tuerie. J' ai donné ! »



JEAN LUC « Les gens aiment bien manger une côte de bœuf mais derrière ça quand on voit toute la souffrance qu'y a eu pour la travailler, ça fait parfois réfléchir. »



YVONHIC « Dans ma tête je me dis qu'une tête de vache c'est une grosse caisse en carton, comme ça j'suis sûr de pas cogiter »



« À 50 ans à la retraite,
voilà ce qu'il faudrait. »

DIDIER, COUPE PATTES AVANT

« Saigneurs » est un film rare car il montre sans détour ni sensationnalisme un monde rendu invisible, celui des abattoirs et des ouvriers qui y travaillent.

par Séverin Muller, sociologue du travail, Université Lille 1

Comment montrer et donner à penser les abattoirs autrement que des lieux de mise à mort animale et de production industrielle d'aliments carnés ? Comment évoquer la condition ouvrière quand les débats se focalisent sur la condition animale et sur les modes de consommation, condamnant a priori les travailleurs des abattoirs ? En son temps, Upton Sinclair l'apprit à ses dépens. Lorsque paraît « The jungle » en 1905, son but est de dénoncer l'exploitation des migrants et de la classe ouvrière dans les abattoirs de Chicago. Finalement, son ouvrage servira à déclencher la plus grande réforme sanitaire de l'histoire des Etats-Unis, ce qui lui vaudra cette sentence : « Visant le cœur du public, je l'ai atteint à l'estomac ». C'est tout l'intérêt et la force de « Saigneurs » : il renverse les clichés pour nous faire accéder à l'humanité, celle des femmes et des hommes des abattoirs, qui vivent

et racontent leurs conditions, le rapport qu'ils entretiennent à ce « sale boulot ».

Cette profondeur de champ est le fruit d'une longue enquête et d'une connaissance intime du milieu. Vincent Gaullier et Raphaël Girardot ont fait des choix filmiques radicaux, tous pertinents pour que nous puissions accéder à une autre réalité, celle de la vie au travail sur les chaînes d'abattage, mais aussi, de façon intelligente et sensible, celle des corps usés et de la souffrance silencieuse qui s'exprime au moment des pauses, lors des réunions impromptues ou à la sortie de l'usine. À ma connaissance, seul Frederick Wiseman dans le monumental « Meat » sorti en 1976, avait réussi à capter ce travail réel, les moments de distraction « volés » pour conjurer l'ennui et la fatigue.

En définitive, ce film vient enrichir d'une belle façon la compréhension, parfois tâtonnante, que j'avais eue du travail alors que j'étais moi-même ouvrier dans un abattoir pour les besoins de mon enquête :

saisir la manière dont les salariés vivent et mettent à distance la mort omniprésente, mais aussi leurs aspirations et leurs doutes, leur rapport ambigu aux dangers et aux accidents trop nombreux. « Saigneurs » va au-delà en prenant à bras le corps le sujet de la difficile reconnaissance des risques du travail, physiques et mentaux, qui semblent d'autant mieux acceptés au sein de la société qu'ils concernent les travailleurs invisibles. Ce qui écrase les ouvriers, c'est bien le système qui organise leur usure accélérée, cette interchangeabilité humaine comme s'ils s'agissaient de pièces mécaniques, et dont, évidemment, ils ne sont pas dupes. « On cassera combien de personnes comme ça ? ».

Cette capacité qu'ont les auteurs à sonder l'intelligence et la conscience des « exécutants » témoigne d'une approche profondément humaniste de ces oubliés du monde du travail. Rare et précieux, vous dis-je.



PRÉCÉDENTES CO-RÉALISATIONS

ATOMES SWEET HOME - 52' - Ex Nihilo
2015 Diffusion France 5 - Pariscience

LA RUÉE VERS L'EST - 52' - La Luna production
2010 - Traces de Vies, Résistance, Arrimage

LE LAIT SUR LE FEU - 90' - Iskra et France 3
2007 - Prix du public au Festival de Nanney, Prix du
Jury au Festival Caméra des champs, Mention spéciale
du Grand jury au Festival du film éducatif d'Evreux
2007. Escales Documentaires de la Rochelle, Festival
de Douarnenez, Festival du Film Francophone
de Namur, Rencontres de Millionnac, Festival du
Nouveau Cinéma de Montréal.

TOUS FOUS - 52' - Ex Nihilo, Aunes Production et
France 5 - 2003 - Diffusion France 5 et TV5 - Festival
À nous de voir Oullins

WWW.SAIGNEURS.FR

FACEBOOK.COM/SAIGNEURS

97 MINUTES - COULEUR - SON 5.1

SORTIE NATIONALE 1^{ER} MARS 2017

GÉNÉRIQUE

Image RAPHAËL GIRARDOT - Son VINCENT GAULLIER
Seconde équipe image PHILIPPE VAN LEEUW son
CORINNE GIGON - Montage CHARLOTTE TOURRES
Montage son JEAN-MARC SCHICK - Mixage FANNY
WEINZAEFLEN - Production MATTHIEU DE LABORDE
et GILLES PADOVANI

Une production ISKRA et .MILLE ET UNE. FILMS.
Avec le soutien de la RÉGION BRETAGNE, en partena-
riat avec le CNC, la participation du CENTRE NATION-
AL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE le soutien du
MINISTÈRE DES AFFAIRES SOCIALES, DE LA SANTÉ ET
DES DROITS DES FEMMES. Et en développement avec le
soutien du programme MÉDIA de l'Union Européenne,
de la PROCIREP - SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS et de l'
ANGOA, de la BOURSE BROUILLON D'UN RÊVE de la SCAM
et du dispositif LA CULTURE AVEC LA COPIE PRIVÉE.
Cette œuvre a bénéficié du FONDS D'AIDE À L'INNOVA-
TION AUDIOVISUELLE DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA
ET DE L'IMAGE ANIMÉE

© ISKRA - .Mille et Une. Films - 2016

PRESSE STANISLAS BAUDRY
06 16 76 00 96 sbaudry@madefor.fr

PROGRAMMATION JEAN-JACQUES RUE
06 16 55 28 57 / jeanjacquesrue@gmail.com

ASSOCIATIONS PHILIPPE HAGUÉ
06 07 78 25 71 / philippe.hague@gmail.com

DISTRIBUTION ISKRA
01 41 24 02 20 / iskra@iskra.fr